

MOZART (Jean-Chrysostome- Wolfgang Théophile, nommé par d'autres W. Amédée), naquit à Salzbourg le 27 janvier 1756. Il avait à peine trois ans, lorsque son père commença à donner des leçons de clavecin à sa sœur, âgée alors de sept ans. Mozart manifesta aussitôt ses étonnantes dispositions pour la musique. Son bonheur était de chercher les tierces sur le clavecin, et rien n'égalait sa joie, lorsqu'il avait trouvé cet accord harmonieux. A l'âge de quatre ans, il apprit, presque en jouant, quelques menuets et d'autres morceaux de musique. Il fit des progrès si rapides, qu'à l'âge de cinq ans, il composait déjà de petits morceaux de musique, qu'il jouait à son père, et que ce dernier

avait soin d'écrire. Le goût de l'étude prit alors un tel ascendant sur lui, qu'il se livrait sans réserve aux occupations qui lui étaient prescrites. Ses progrès dans la musique n'en furent point ralentis. Mozart le père, revenant un jour de l'église avec un de ses amis, trouva son fils occupé à écrire. *Que fais-tu donc là, mon ami, lui demanda-t-il ?--- Je compose un concert pour le clavecin; je suis presque au bout de la première partie. ---Voyons ce beau griffonnage. --- Non, s'il vous plaît, je n'ai pas encore fini.* Le père prit cependant le papier, et montra à son ami un griffonnage de notes, qu'on pouvait à peine déchiffrer à cause des taches d'encre. Les deux amis rirent d'abord de bon cœur de ce barbouillage; mais bientôt, lorsque Mozart le père l'eut regardé avec attention, *Voyez donc, mon ami, dit-il, comme tout est composé de l'après les règles; c'est dommage qu'on ne puisse pas faire usage de ce morceau, parce qu'il est trop difficile, et que personne ne pourrait le jouer. C'est aussi un concert, reprit le jeune Mozart, il faut l'étudier jusqu'à ce que l'on parvienne à le bien jouer. Tenez, voilà comme on doit s'y prendre.* Aussitôt il commença à jouer; mais il n'y réussit qu'autant qu'il fallait pour faire voir quelles avaient été ses idées.

Lorsqu'il fut âgé de six ans, toute la famille Mozart, composée de père, de la mère, de la fille et du fils, se rendit à Munich. L'électeur entendit les deux enfans, qui reçurent des éloges et des applaudissemens sans nombre. Pendant l'automne de cette même année (1762), les deux jeunes virtuoses furent présentés à la cour impériale. Le fameux Wagenseil s'y trouvait alors. Mozart, qui savait déjà préférer à tout l'approbation d'un grand maître, le demanda à l'Empereur. *C'est lui qu'il faut faire venir, dit-il, il s'y connaît.* François Ier fit appeler Wageuseil, et lui céda sa place auprès du clavecin. *Monsieur, lui dit alors le virtuose de six ans, je joue un de vos concertos, il faut que vous me tourniez les feuilles.*

Jusqu'alors le jeune Mozart n'avait joué que du clavecin; mais son génie

dépassait toute espèce de leçons. Il avait rapporté de Vienne à Salzbourg un petit violon, et il s'amusa avec cet instrument. Wenzl, habile violoniste, vint trouver Mozart le père pour le consulter sur six trios qu'il venait de composer. Le père devait jouer la basse, Wenzl le premier violon, et Schachtner le second; mais le jeune Mozart insista tellement pour faire cette dernière partie, que son père consentit à la lui laisser jouer sur son petit violon. C'était la première fois qu'il l'entendait; mais quel fut son étonnement, ou plutôt son admiration, lorsqu'il le vit s'en tirer à merveille.

Au mois de juillet 1763, par conséquent dans la septième année du jeune Mozart, sa famille entreprit son premier grand voyage hors de l'Allemagne, et c'est alors que la réputation du jeune musicien fut répandue dans toute l'Europe. Il se fit d'abord admirer à Munich, et successivement dans toutes les cours électORALES. Au mois de novembre, il arriva à Paris. Il toucha l'orgue Versailles, en présence de toute la cour, dans la chapelle du Roi. Son succès à Paris, et celui de sa sœur, allèrent jusqu'à l'enthousiasme. On grava le portrait du père et des deux enfans, d'après un dessin de Carmontel. Ce fut à Paris que Mozart, âgé alors de sept ans, composa et publia ses deux premières œuvres. Ce sont ses meilleurs. Mais on convient qu'ils furent retouchés par son père.

En 1764, ils passèrent en Angleterre, où ils eurent les mêmes succès, tant à la cour qu'à la ville. Les deux enfans commencèrent alors à jouer partout. sur deux clavecins, des concertos dialogués. On présentait au fils différens morceaux difficiles de Bach, de Hændel et d'autres maîtres, il les jouait sur-le-champ avec toute la justesse possible, à la première vue, et dans la mesure convenable. Pendant son séjour en huit ans, il composa six sonates, qu'il grava à Londres et qu'il dédia à la reine.

Ils repassèrent en France en 1765, et se rendirent en Hollande, où Mozart composa un morceau de symphonie à grand orchestre, pour

p. 72

l'installation du prince d'Orange. A son retour en Allemagne, l'électeur de Munich lui proposa un thème musical à traiter sur-le-champ. Il le fit en présence de l'électeur, sans se servir de clavecin ni de violon; il le joua ensuite, et frappa d'admiration l'électeur et tous les assistans. Voy. l'arte. *Daquin*.

Revenu à Salzbourg, vers la fin de 1766, le jeune Mozart se livra avec une nouvelle ardeur à l'étude de la composition. Emmanuel Bach, Hasse et Hændel furent ses guides et ses modèles, sans qu'il négligeât cependant les anciens maîtres italiens.

En 1768, les enfans jouèrent à Vienne, en présence de l'empereur Joseph II, qui charea le jeune Mozart de composer la musique d'un opéra buffa: c'était *la Finta semplice*, elle fut approuvée par Hasse et Métastase, mais elle ne fut pas jouée. Lors de l'inauguration de l'église de la maison des orphelins, il composa la musique de la messe, celle du motet; et quoiqu'il n'eût que douze ans, il dirigea cette musique solennelle en présence de la cour impériale.

Au mois de décembre 1769, Mozart le père partit pour l'Italie avec son fils seulement, qui venait d'être nommé, quelques mois auparavant, maître des concerts de l'archevêque de Salzbourg. On s' imagine facilement que notre jeune virtuose dut être bien accueilli en Italie, où la musique et tous les arts sont généralement cultivés. Il ne put quitter Milan qu'après s'être engagé à y venir composer le premier opéra pour le carnaval de 1771. A Bologne, le célèbre P. Martini et les autres directeurs de musique étaient transportés de joie et d'admiration en voyant le petit Mozart développer tous les sujets de fugue les plus difficiles, et les exécuter sur le clavecin sans hésiter, et avec toute la précision possible.

Après avoir fait à Florence la même sensation, il arriva à Rome dans la semaine sainte. Le mercredi soir, il se rendit avec son père à la chapelle *Sixtine*, pour entendre la célèbre *Miserere*, dont il était défendu, sous peine d'excommunication, de donner ou de prendre

copie. Prévenu de cette défense, il écouta si bien, qu'en revenant chez lui, il nota la pièce entière. Le vendredi-saint, on l'exécuta une seconde fois: il tint, pendant l'exécution, la musique manuscrite dans son chapeau; ce qui lui suffit pour y faire quelques corrections. Cette anecdote fit beaucoup de bruit à Rome. Il chanta ce *Miserere* dans un concert, en s'accompagnant du clavecin; et le premier soprano qui l'avait chanté dans la chapelle, reconnut avec surprise que cette copie était aussi complète que fidèle.

Il se rendit à Naples; et à son retour à Rome, le pape , qui voulut le voir, le créa chevalier de l'Eperon d'or. En repassant à Bologne, il reçut une distinction encore plus flatteuse. Après les épreuves requises, auxquelles il satisfait avec une promptitude surprenante, il fut nommé, à l'unanimité, membre de l'Académie philharmonique. On l'enferma seul, selon l'usage, après lui avoir donné à composer une antienne à quatre voix, dont le sujet était d'une difficulté proportionnée à l'idée qu'on avait de son talent: or il la termina dans une demi-heure.

Son engagement le rappelait à Milan. Le 26 décembre 1770, deux mois après son arrivée, et n'ayant pas encore quinze ans accomplis, il y donna son *Mitridate*, opéra sérieux, qui eut plus de vingt représentations de suite. Pour juger de son succès, il suffit de savoir que l'entrepreneur fit aussitôt avec lui un accord par écrit pour la composition du premier opéra de l'année 1773. Ce fut *Lucio Silla*, qui ne réussit pas moins que *Mitridate*, et qui eut vingt-six représentations de suite. Entre ces deux compositions, il avait fait en 1771, à Milan, *Ascanio in Alba*; et en 1772, à Salzbourg, *Il sogno di Scipione*, pour l'élection du nouvel archevêque. Appelé depuis à Vienne, à Munich, à Salzbourg, il fit, entre autres ouvrages, *la Finta Giardiniera*, opéra bouffon; deux grandes messes pour la chapelle de l'électeur de Bavière; et , pour le passage de l'archiduc Ferdinand à Salzbourg, la cantate *Il Re pastore*. C'était en 1775. Il avait atteint le plus haut

degré de son art; sa gloire était répandue dans toute l'Europe; et il n'avait que dix-neuf ans. Il fit, en 1777, un second voyage à Paris avec sa mère. Il eut le chagrin de la perdre; ce qui lui rendit insupportable le séjour de cette ville, où d'ailleurs; l'état dans lequel était alors la musique vocale, ne lui permettait de composer que pour les instrumens. Après avoir donné une symphonie au Concert-Spirituel, et quelques autres morceaux, il retourna auprès de son père, au commencement de 1779.

Il composa la musique de l'opéra d'Idoménée sous les auspices les plus favorables. L'électeur de Bavière la lui avait demandée pour le théâtre de Munich. Mozart avait alors vingt-cinq ans. Ce qui l'inspira surtout, ce fut l'amour qu'il avait conçu pour la personne qu'il épousa depuis. L'amour et l'amourproduire un ouvrage qu'il a toujours regardé comme un de ses meilleurs, et dont il a même emprunté souvent des idées dans ses compositions suivantes.

De Munich, Mozart se rendit à Vienne, où il entra au service de l'Empereur, auquel il resta attaché toute sa vie; et quoiqu'il n'en reçût qu'un traitement très-modique, il refusa constamment les offres avantageuses qui lui furent faites de la part d'autres souverains, et notamment de celle du roi de Prusse.

L'Enlèvement du Sérail fut représenté en 1782. Joseph II dit à Mozart: *C'est trop beau pour nos oreilles, et prodigieusement de notes.* –*Précisément ce qu'il faut,* répondit l'artiste. Ce fut pendant la composition de cet opéra, qu'il épousa mademoiselle Weber, virtuose d'un mérite distingué. Il eut d'elle deux enfans.

Joseph II chargea Mozart de mettre en musique le Mariage de Figaro, qui triompha alors sur tous les théâtres. Cette pièce occupa le théâtre de Prague pendant tout l'hiver de 1787. Mozart vint cet hiver là à Prague et composa, pour les Bohémiens, l'opéra de Don Giovanni, dont le succès fut encore plus brillant que celui du Mariage de Figaro.

Don Juan ne fut pas très-bien accueilli à Vienne, lors des premières représentations. On en parlait un jour dans une assemblée très nombreuse, où se trouvait la plupart des connaisseurs de la capitale, et entr'autres, Haydn. Mozart n'y était point. Tout le monde s'accordait à dire que c'était un ouvrage très-estimable, d'une imagination brillante et d'un génie riche; mais chacun y trouvait à redire. Tous avaient prononcé, à l'exception de Haydn. Enfin, on le pria de dire aussi son opinion. *Je ne suis pas en état de juger cette dispute,* dit-il avec sa modestie accoutumée; *tout ce que je sais, c'est que Mozart est le plus grand compositeur qui existe dans ce moment.* Mozart agissait de la même manière à l'égard de Haydn. Il lui a dédié un ouvrage de quatuors, qu'on peut regarder comme ce qu'il a fait de mieux un ce genre. Il disait lui-même: *Cette dédicace lui est bien due, puisque c'est de Haydn que j'ai appris à faire des quatuors.*

Mozart mourut le 5 décembre 1792, sans avoir atteint sa trentesixième année; mais infatigable jusqu'à son tombeau, il créa dans les derniers mois de sa vie ses trois chefs-d'œuvre: la Flûte enchantée, la Clémence de Titus, et un *Requiem*, qu'il eut à peine le tems d'achever.

Il avait entrepris la composition de son *Requiem* à la demande d'un inconnu. Un jour qu'il s'entretenait à ce sujet avec sa femme, il lui avoua qu'il était persuadé que c'était pour lui-même qu'il croyait qu'on l'avait empoisonné. Sa femme, désolée de ne pouvoir dissiper une si funeste impression, parvint à lui soustraire sa partition. Il parut se remettre un peu. La partition lui fut rendue, et bientôt après, il retomba dans sa mélancholie. Le jour de sa mort, il fit apporter le *Requiem* sur son lit. *N'avais je pas raison, s'écria-t-il, quand j'assurais que c'était pour moi que je composais ce Requiem ?* et des larmes s'échappèrent de ses yeux. C'était le dernier adieu qu'il faisait à son art. Après sa mort, l'inconnu se présenta, reçut le *Requiem*, et on n'en a eu depuis

aucune nouvelle; mais la veuve avait conservé la partition. Idoménée et Don Juan étaient ceux de ses opéras qu'il estimait le plus. Il n'aimait pas à parler de ses ouvrages, et s'il en parlait, ce n'était jamais qu'en quelques mots. Au sujet de Don Juan, il dit un jour: «Cet opéra n'a pas été composé pour le public de Vienne; il con venait mieux à celui de Prague; mais, au fond, je ne l'ai fait que pour moi et mes amis.»

Quand il était saisi d'une idée, on ne pouvait pas l'arracher à son ouvrage. Il composait au milieu de ses amis; il passait des nuits entières au travail; quelquefois il ne pouvait achever un ouvrage qu'au moment même où il fallait l'exécuter: c'est ce qui lui arriva au sujet de l'ouverture de Don Juan. Il ne l'a composée que dans la nuit qui précède la première représentation, et lorsque la répétition générale avait déjà en lieu. Quelques personnes ont prétendu avoir reconnu dans cette ouverture les passages où Mozart doit avoir été surpris par le sommeil, et ceux où il s'est réveillé en sursaut.

Mozart jugeait ses ouvrages avec sévérité. Un jour exécutant sur le clavecin un des airs les plus applaudis de l'Enlèvement du Sérail: *Cela est bon dans la chambre, disait-il; mais pour le théâtre, il y a trop de verbiage. Quand je l'ai composé, je me complaisais dans ce que je faisais, et je n'y trouvais rien de trop long.*

Jamais musicien n'a embrassé l'art dans une si grande étendue, Il a excellé dans tous les genres, depuis la symphonie jusqu'aux airs de danse, depuis les opéras jusqu'aux simples chansons. Comme virtuose, Mozart était un des premiers clavecinistes de l'Europe. Il jouait d'une vitesse extraordinaire: on admirait surtout celle de la main gauche.

Mais c'est à son génie, comme compositeur, qu'il doit la partie la plus brillante et la plus solide de sa gloire. Ce qu'on admire en lui, c'est une fécondité prodigieuse, des motifs francs et heureux, des développemens suivis avec beaucoup d'adresse, et dans lesquels le travail le plus profond ne nuit point à la

grâce; c'est un emploi neuf et habilement ménagé de l'orchestre et des instrumens à vent; enfin, un talent extraordinaire pour transporter, dans l'accompagnement, les richesses de la symphonie, avec un expression, une vigueur et une verve que rien n'égale.

Un génie si éclatant ne pouvait manquer d'exciter le plus vif enthousiasme. Averti par ses succès, le troupeau servile des imitateurs s'est précipité sur ses traces; mais comme il arrive toujours, dans leurs mains les beautés du modèle ont dégénéré en défauts: ils n'ont fait que rapetasser des motifs lourds et communs, avec un travail pénible et une affectation pédantesque; ils ont, comme Mozart, surchargé leurs accolades de toute la masse des instrumens, mais ils n'ont su en tirer aucun effet; et leur chant, d'ailleurs nul et insignifiant, s'est trouvé étouffé sous le fracas de l'orchestre. Ils ont oublié que deux conditions forment le parfait compositeur: le génie, qui est inné, et l'école, qui est le résultat de l'étude bien dirigée.

Doués de tous les dons naturels, Mozart et Gluck ont été étudier les grands maîtres italiens au sein même de l'Italie, et c'est sur la langue italienne qui le a inspirés, qu'on les a vu composer la plupart de leurs chefs-œuvre. Ils ont ainsi tracé la route qu'il faut suivre pour parvenir au même degré de perfection.

On a reproché à Mozart de ne s'intéresser qu'à sa musique, et de ne connaître que ses propres ouvrages. Il y a un peu d'exagération dans ce reproche. Occupé toute sa vie à voyager ou à composer, Mozart n'avait pas le tems de connaître les compositions des autres; mais il approuvait avec franchise tout ce qu'il rencontrait de bon: il n'était l'ennemi que de la médiocrité. Il rendait justice à la musique la plus simple, pourvu qu'il s'y trouvât quelques traits de génie et d'originalité.

Parmi les compositeurs de musique, il estimait principalement les Italiens, tels que Leo, Durante, Porpora, A. Scarlatti, mais encore plus le célèbre allemand Hændel. Il savait par cœur les ouvrages principaux de ce grand maître. *De nous tous, disait-il, Hændel sait le*

mieux ce qui est d'un grand effet. Lorsqu'il le veut, il va et frappe comme la foudre. Il estimait encore beaucoup Jomelli. Cet artiste, disait-il, a certaines parties où il brille et où il brillera toujours; seulement il n'aurait pas dû en sortir, et vouloir faire de la musique d'église dans l'ancien style. Quand à Vincenzo Martin, auteur de *la Cosa rara*, qui avait alors beaucoup de succès, il disait: *Il y a là de fort jolies choses; mais dans vingt ans d'ici, personne n'y fera attention.*

Mozart ne jouit en France de toute sa réputation que depuis dix ans. Avant cette époque, ses compositions dramatiques nous étaient inconnues. Le Mariage de Figaro, représenté à l'Académie de Musique vers 1794; n'eût qu'un succès médiocre, et y produirait encore plus d'effet aujourd'hui que l'opéra des Mystères d'Isis. Le public n'était pas mûr alors pour cette musique à la fois mélodieuse et savante, à laquelle les opéras bouffons italiens l'ont préparé par degrés. Don Juan fut joué à l'Académie de Musique dans des circonstances plus favorables; mais les amateurs ne purent l'admirer, parce que les acteurs et même l'orchestre l'exécutèrent sans y rien comprendre. Aussi M. Garant nous dit-il un jour: *Don Juan a paru incognito à l'Opéra.*

Mozart a laissé neuf opéras sur paroles italiennes: *la Finta semplice*, opéra buffa; *Mitridate*, opéra sérieux; *Lucio Silla*, *idem.*; *la Giardiniera*, opéra buffa; *Idomeneo*, opéra sérieux; *le Nozze di Figaro*, opéra buffa; *Don Giovanni*, *idem*, pour le théâtre de Prague, 1787; *Così fan tutte*, opéra buffa, *la Clemenza di Tito*, opéra sérieux, 1792; et trois opéras sur paroles allemandes: l'Enlèvement du Sérail, le Directeur de Spectacles, la Flûte enchantée.

On a encore de lui dix-sept symphonies, des cantates, des scènes détachées, des romances et des chansons allemandes, des canons, des airs de ballets de tous les genres, des sérénades pour instrumens à vent, et enfin des messes et plusieurs motets.

On connaît la collection des sonates de

Mozart, pour le piano, publiée en Allemagne. M. Pleyel a donné, à Paris, une belle édition d'une grande partie de sa musique instrumentale, et M. Imbault de ses œuvres choisies. M. Chorno a fait paraître aussi la partition de la symphonie en sol mineur, formant le n^o. VII de sa collection des classiques.

Ceux qui desirent des détails plus circonstancés sur Mozart et ses ouvrages, peuvent consulter les écrits suivans:

1^o. La Notice de M. Schlichtegroll, dans le Nécrologe allemand de 1793, t. II. (M. Winkler en a donné la traduction dans le Magasin Encyclopédique, t. XXXIX de la collection; et M. Ginguené, un extrait dans le tome XXXI du Recueil complet de la Décade Philosophique.)

2^o. L'Esprit de Mozart (en allemand). Erfurt, 1804, in 8^o. La partie biographique de cet ouvrage est tirée des écrits de Schlichtegroll et de Niemtschek; elle est suivie d'observation intéressantes sur le génie particulier des compositions de ce grand maître, et sur sa profonde connaissance de l'effet et de l'emploi des instrumens à vent. Cet examen est suivi de l'analyse raisonnée de ses opéras; mais on regrette que l'auteur ne l'ait point étendue aux quatuors, quintetti et symphonies.

3^o. La Notice sur Mozart, par M. de Sévelinges, en tête de la partition du *Requiem*, publiée par le Conservatoire de musique en 1805.

4^o. Anecdotes sur Mozart, traduites de l'allemand par Ch.-Fr. Cramer. Paris, 1801, in 8^o.